

> Dossier de presse

réalisé par La compagnie
La Ligne d'Ombre

Production
TnBA



> Théâtre

Les Forteresses

Texte et mise en scène **Gurshad Shaheman**
Compagnie **La Ligne d'Ombre**

25 > 28 janvier à 20h
Du mar au ven à 20h

> Service communication TnBA
Maud Guibert / m.guibert@tnba.org
Hugo Lebrun / h.lebrun@tnba.org



Théâtre national
de Bordeaux en Aquitaine
Direction Catherine Marnas
Place Renaudel - Bordeaux
www.tnba.org



GURSHAD SHAHEMAN
LES FORTERESSES

Création 2021

LES FORTERESSES

Gurshad Shaheman

Texte et mise en scène – Gurshad Shaheman

Assistant mise en scène – Saeed Mirzaei Fard

Voix – Mina Kavani, Shady Nafar, Guilda Chahverdi

Jeu – Gurshad Shaheman & les femmes de sa famille

Création sonore – Lucien Gaudion

Scénographie – Mathieu Lorry-Dupuy

Lumières – Jérémie Papin

Dramaturgie – Youness Anzane

Régie générale – Pierre-Éric Vives

Costumes – Nina Langhammer

Régie plateau et accessoires – Jérémy Meysen

Maquilleuse – Sophie Allégatière

Coach vocal – Jean Fürst

Illustration couverture et 4ème de couverture – Tarlan Rafiee

Durée 3h

Un projet de la compagnie – La Ligne d'Ombre

Production / diffusion – Les Rencontres à l'échelle - B/P

Coproduction – Les Rencontres à l'échelle - B/P ; le phénix, scène nationale

Valenciennes ; Pôle arts de la scène - Friche la Belle de Mai ; Maison de la

Culture d'Amiens ; TnBA - Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine ;

Le Carreau scène nationale de Forbach et de l'Est Mosellan ; Le Théâtre d'Arles,

scène conventionnée d'intérêt national art et création - nouvelles écritures ;

CCAM Scène Nationale de Vandoeuvre.

Accueil en résidence – Le Manège Maubeuge ; Les Rencontres à l'échelle - B/P

structure résidente à la Friche la Belle de Mai, Les Tanneurs.

Soutiens – DRAC Hauts-de-France ; Région Hauts-de-France ; Fonds SACD

Théâtre ; Spedidam. Texte lauréat de la bourse d'écriture de l'association

Beaumarchais-SACD, et de l'aide à la création ARTCENA.

Édité aux éditions Les Solitaires Intempestifs en septembre 2021.

Remerciements : Sophie Claret, Camille Louis, Judith Depaule, Aude Desigaux

Contacts

Production & diffusion

Charlotte Clary – coordination@lesbancspublics.com ; +33 (0)4 91 64 60 00

Communication & presse

Bilal Bouchareb – communication@lesbancspublics.com ; +33 (0) 4 91 64 60 00

Gurshad Shaheman – gurshad@gmail.com ; +32 483 68 69 71

« À partir d'interviews que j'ai menés auprès de ma mère et de ses deux soeurs, j'ai écrit trois monologues entrelacés retraçant leurs vies.

Elles sont toutes les trois nées en Iran au début des années 1960. ~~Militantes de gauche~~, elles ont fait la révolution de 1979, connu la désillusion après l'islamisation du pays, vécu 8 ans de guerre... Puis, dans les années 1990, deux d'entre elles ont décidé de quitter l'Iran : ma mère, pour la France et sa soeur cadette, pour l'Allemagne.

La dernière est restée en Iran.

Aujourd'hui, je les invite toutes trois sur scène à se raconter au présent et à jouer des bribes de leurs passés.

Dans une géographie éclatée entre l'Europe et l'Iran, *Les Forteresses*, déroule pour le spectateur le récit de ces trois destins hors du commun, à la fois conjoints et séparés, exemplaires et universels où l'intime et le politique sont inextricablement mêlés.»

G.S.

Gurshad Shaheman

Auteur, metteur en scène, interprète



Gurshad Shaheman a été formé à l'École Régionale d'Acteurs de Cannes et Marseille (ERACM). En tant qu'acteur, assistant à la mise en scène ou encore traducteur du persan, il a notamment collaboré avec Thierry Bédard, Reza Baraheni, Thomas Gonzalez ou Perrine Maurin. Depuis 2012, Gurshad écrit et interprète ses propres performances. Sa trilogie, *Pourama Pourama*, toujours en tournée, est publiée aux éditions Les Solitaires Intempestifs. Lauréat 2017 du prix Hors les Murs de l'Institut français, il est parti à Athènes et à Beyrouth à la rencontre de réfugiés LGBT en préparation du spectacle *Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du prophète*, créé au festival d'Avignon 2018. Le texte, traduit en suédois par Sophia Norlin, a également fait l'objet d'une lecture au théâtre Unga Klara de Stockholm. Aujourd'hui, Gurshad est artiste associé au théâtre Les Tanneurs à Bruxelles où il a créé, *Silent Disco*, projet citoyen mené avec des jeunes gens en rupture avec leurs familles. En France, il est accompagné par Le Phénix, scène nationale de Valenciennes dans le cadre du Campus du Pôle européen de la création. En 2019, il crée sa compagnie La Ligne d'Ombre, implantée dans les Hauts de France. Actuellement, il travaille à la mise en scène de *Les Forteresses* (Création 2021), texte pour lequel il a obtenu la bourse Beaumarchais de la SACD ainsi que le prix ARTCENA. En 2021, outre ces propres projets, on le verra en tant qu'interprète en tournée dans *Bright Room* de Tony Kushner mis en scène par Catherine Marnas et dans *After* de Tatiana Julien. Comme pédagogue, il intervient à l'ERACM, dans divers conservatoires en France, ainsi que dans l'antenne belge du Cours Florent à Bruxelles.

Genèse du projet

En juillet 2018, quand j'ai créé *Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du prophète* au festival d'Avignon, ma mère a fait le déplacement de Lille pour voir le spectacle. Sa sœur, installée à Francfort depuis près de vingt ans, est venue d'Allemagne. Pour l'occasion, leur troisième sœur, qui vit encore à Téhéran a pris un avion pour les rejoindre. Cela faisait onze ans qu'elles n'avaient pas été ainsi réunies toutes les trois. J'étais touché de les voir ensemble après toutes ces années, de constater combien leur lien restait solide malgré les revers du destin, les années de séparation et malgré des choix de vie parfois radicalement opposés. Je les regardais dans les rues d'Avignon, au milieu de cette grande fête du théâtre dans la quelle elles se fondaient parfaitement et je les trouvais vraiment romanesques, pour ne pas dire théâtrales.

Les trois femmes sont nées au début des années 1960, à Mianeh, une petite ville des montagnes de l'Azerbaïdjan iranien. Elles ont fait des études, traversé une révolution, vécu 8 ans de guerre et connu l'exil pour deux d'entre elles. Elles ont eu des maris, des enfants, des divorces. Elles ont connu de grandes joies et de grandes peines. Elles ont vécu plus d'un demi-siècle et leurs petites histoires de vie contiennent en elles la grande Histoire d'une partie du monde de la seconde moitié du vingtième siècle. Chacune l'a vécu d'un point géographique différent, baignée dans une langue et un environnement culturels différents.

Ma mère, l'aînée des trois sœurs, s'est établie en France en 1990. À peine deux ans plus tard, sa cadette, a entamé avec ses deux enfants un parcours de réfugié à Leipzig en Allemagne. La dernière, est toujours restée en Iran. À Avignon, sur les terrasses des cafés ou dans leur petit appartement de location, je les regardais faire le bilan de leurs vies, passer en revue leurs réussites et leurs échecs, faire le décompte de leurs joies et de leurs peines et je me disais que je tenais là le sujet de ma prochaine pièce. Quand je leur ai annoncé le projet, elles se sont montrées un peu sceptiques au départ mais très vite un enthousiasme sincère a pris le dessus. J'ai alors commencé à les interviewer. Chaque entretien a été enregistré et a servi de base à la composition de la pièce. Pour moi, il ne s'agissait bien sûr pas d'un simple travail de transcription mais bien d'écriture. L'aspect documentaire ou prosaïque du sujet m'intéresse bien moins que la force poétique ou le souffle universel que ces récits peuvent atteindre.

À travers trois monologues entrelacés, chacune passe en revue son enfance, la relation aux parents, les études, l'engagement politique, le rapport aux hommes, au mariage, à la maternité, à dieu, à l'exil... Leurs voix se succèdent et se complètent, tissant un réseau de sensations et d'idées, dressant trois paysages intimes enchevêtrés où chacune fait pour soi-même le bilan de sa vie à l'approche du crépuscule.

Au plateau

Lorsque j'ai invité ma mère et mes deux tantes à participer en tant qu'interprètes dans la pièce qui retrace leur propre vie, elles étaient enchantées à l'idée de faire du théâtre et tout à la fois tétanisées par leur manque d'expérience et leur méconnaissance du plateau. Il allait de soi que je devais les accompagner dans leur désir de théâtre et leur fournir le cadre et les outils pour qu'elles puissent occuper pleinement la scène. Il était hors de question dès lors qu'elles restent assises sur un fauteuil pendant que des actrices rejouent le théâtre de leur vie devant elles. Elles devaient être les interprètes principales de ce spectacle. Or deux d'entre elles ne parlent pas du tout français. Il me fallait donc inventer un dispositif dans lequel elles puissent évoluer librement et soient au maximum de leur potentiel scénique sans que la barrière de la langue ne soit un frein. Plutôt que de considérer cette question comme une contrainte, j'en ai fait la colonne vertébrale de ma mise en scène.

La scénographie est inspirée des restaurants de plein-air dans le nord de Téhéran où les clients mangent assis sur des lits recouverts de tapis installés sur de petites rivières peu profondes (cf images n° 1 et 2). Sur notre scène, des plateformes similaires servent à installer une partie du public. Le reste des spectateurs prendra place dans les gradins (cf images n°3 et 4). La frontière entre la scène et la salle est ainsi gommée et la scénographie invite à une convivialité. Je suis présent sur scène aux côtés de ma mère et ses soeurs. Nous sommes les hôtes de cette réception. Nous accueillons les spectateurs, les guidons à leurs places et leur proposons gâteaux et bonbons. Deux des plateformes, plus grandes, placées respectivement en fond et en avant scène servent d'estrades où nous jouons de petites scènes. Les couloirs de circulation entre les plateformes sont également utilisés en tant qu'espace de jeu.

Chacune des femmes est doublée par une actrice franco-iranienne qui prend en charge le récit de sa vie. Il y a donc une dissociation entre les corps et les voix ou plutôt un dédoublement. Les trois femmes qui m'ont confié leurs histoires sont physiquement présentes sur le plateau et prennent en charge toutes les actions théâtrales. Mais leurs histoires sont portées par trois actrices, trois « conteuses » qui déroulent le fil des événements de leurs vie. Chaque figure est donc scindée en deux: un corps réel et une voix fictionnelle. Autant les conteuses sont immobiles, autant je voulais que les interprètes aient une expérience du plateau qui soit la plus riche possible. Je me suis donc appliqué à leur faire traverser diverses modalités de jeu et de présence au plateau tout au long du spectacle, alternant réalisme, burlesque et abstraction.

Les trois actrices/conteuses sont équipées de micro HF et leur voix est toujours soutenue par de la musique électro-acoustique composée et jouée en direct par mon collaborateur de toujours, Lucien Gaudion. L'intégralité du texte vient ainsi s'inscrire dans une bande son originale se déployant sur toute la durée de la pièce. Ce filet tendu est interrompu à trois reprises : la pièce est divisée en 3 chapitres, chacun se terminant par une chanson azérie que j'interprète en direct. C'est ma seule contribution vocale au plateau, le reste du temps je ne suis qu'une oreille dans laquelle les trois femmes déversent le récit de leurs tourments. Le choix de l'azéri a son importance : c'est notre langue maternelle à tous les quatre, langue brimée et réduite à l'état de patois par la culture dominante perse. Or c'est dans cette langue officieuse que j'ai été élevé, tout comme ma mère et mes tantes. Les récits intimes seraient incomplets si je ne faisais pas résonner cette langue interdite haut et fort dans le théâtre.



Image 1 – Restaurant de plein air à Téhéran

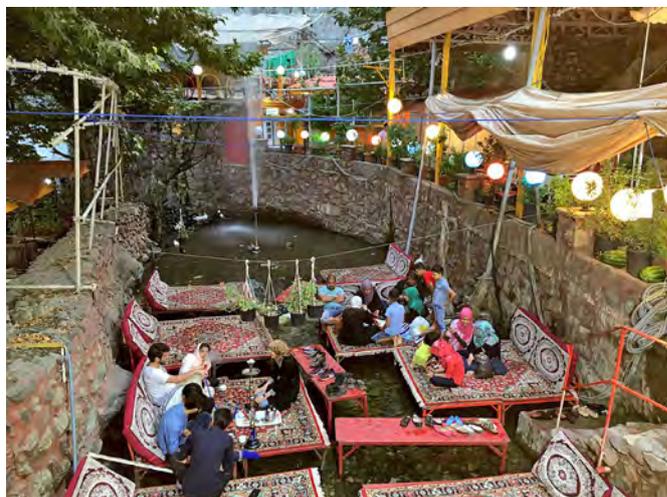


Image 2 – Restaurant de plein air à Téhéran



Image 3 Visualisation 3D



Image 4 Scénographie

« Pendant les huit ans de guerre
Ton père travaillait au front
Il était missionné par le gouvernement pour reconstruire les
routes bombardées par les Iraquiens
Il t'emmenait quelques fois avec lui
Et deux fois
Il m'a aussi prise avec vous

La première fois
J'étais enceinte de ta soeur
Je n'oublierai jamais ce voyage
J'avais fait des photos qui auraient été historiques si je n'avais pas
perdu l'appareil photo et les pellicules au retour
Des photos dignes d'un reporter de guerre

Je me souviens de vastes palmerais intégralement brulées
Le soleil se couchait
De part et d'autre de la route
Il y avait ces immenses palmiers calcinés
Dressés dans la lumière orange
Comme des allumettes géantes consumées
Plantées dans le sol à perte de vue

Tu te souviens de ce voyage ? »

Les Forteresses, extrait.

La Ligne d'Ombre - Compagnie

Historique

En octobre 2019, Gurshad crée La Ligne d'Ombre, compagnie dont il assure la direction artistique et dont le siège social est fixé au Favril, au cœur de l'Avénois dans les Hauts-de-France. Sur ce territoire, la compagnie bénéficie du soutien de la Chambre d'eau où Gurshad a effectué deux résidences d'écriture par le passé. Trois autres structures de la région, déjà partenaires des précédentes créations du metteur en scène, se sont engagées à accompagner les projets de la compagnie sur les trois années à venir. Il s'agit du Phénix où Gurshad est accompagné depuis 2017 dans le cadre du pôle européen de la création, du Manège à Maubeuge et de la Maison de la Culture d'Amiens. Dans les années à venir, le projet de la compagnie va se développer selon deux axes distinctes et complémentaires, constitués de créations et d'actions sur le terrain. Pour mieux comprendre la démarche, il est important de revenir un instant sur les travaux précédents.

Le travail de Gurshad Shaheman prend toujours sa source dans le réel sans pour autant être du théâtre documentaire pur. Pour sa première pièce, la trilogie *Pourama Pourama*, il s'est pris lui-même comme sujet d'étude: revisitant dans un récit fleuve de 4 heures et demi, son enfance dans l'Iran des années 80, son adolescence en exil en France et sa vie de jeune adulte en quête d'amour. Pour son deuxième projet d'envergure, *Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du prophète*, Gurshad est parti au Liban et à Athènes pour réaliser des entretiens auprès d'exilés issus du Moyen-Orient ou du Maghreb. La pièce est une compilation de mémoires d'individus qui ont traversé des moments tragiques de notre histoire contemporaine. Le spectacle constitue comme une cartographie intime de l'exil. Pour sa troisième création, *Les Forteresses*, il revient sur son histoire familiale et se met en scène au milieu des femmes de sa famille. Parallèlement, il travaille à la création de *Silent Disco*, projet porté par le théâtre des Tanneurs à Bruxelles qui met en scène dix jeunes gens en rupture avec leur famille. La première de ce spectacle aura lieu en avril 2021 à Bruxelles.

Projets à venir

Les nouveaux hommes

Le prochain projet de Gurshad Shaheman, la première porté par la compagnie donc, sera une trilogie intitulée *Les Nouveaux Hommes, une réflexion sur la masculinité* dont la création s'échelonne de 2022 à 2024. Le projet est constitué de trois pièces autonomes d'une durée de 1:30 chacune, qui jouées ensemble, constitueront un tout cohérent. Chaque pièce de la trilogie a un titre propre. Nous commencerons par le deuxième volet de la trilogie intitulée *La Révolte*. Ce volet met en scène quatre hommes transgenres et activistes qui sur scènes raconteront leur engagement politique. Le premier sujet est comme le titre l'indique, la révolte aboutissant à une dissidence politique mais il y a aussi, en trame de fond, un second sujet qui est la trans-identité. Ici, elle est envisagée comme un autre visage de la dissidence en adéquation avec la pensée de Paul Preciado lorsqu'il écrit dans *Testo Junkie* «je ne prends pas de la testostérone pour devenir un homme mais pour cesser d'être la femme que la société attend de moi». L'année suivante sera consacrée à la création du troisième volet, intitulé *La Renaissance*. Cet opus est la partie la plus flamboyante de la trilogie puisqu'elle met en scène quatre drag queens. Le récit de leurs vies est entrecoupé de numéros de cabaret. Le premier volet de la trilogie, qui est le plus difficile à mettre en place et qui aborde le sujet d'un angle beaucoup plus épineux verra le jour en 2024. Ce dernier opus, intitulé *Le Repentir* met en scène quatre anciens prisonniers condamnés à de lourdes peines pour violence faite à l'encontre des femmes. Il ne s'agit bien sûr pas de les présenter comme victime ni de faire les portraits de bourreaux. Au contraire, le but est de sortir de cette dialectique binaire et stérile et de voir quelle rôle la société joue dans la fabrication de nos identités viriles et quelles en sont les conséquences. Une fois les trois pièces créées, nous pourrons les jouer dans l'ordre (*Le Repentir, la Révolte, La Renaissance*) portant trois éclairages différents sur les représentations de la masculinité afin de voir ensemble si elle est toxique ou non.

Nous qui habitons ici

Parallèlement aux projets de création, la compagnie mènera sur le territoire un projet participatif avec et à destination des habitants. Le projet s'intitule *Nous qui habitons ici* et s'étale sur plusieurs années. Il s'agit de diriger des ateliers d'écriture avec un groupe d'habitants choisis en concertation avec les structures qui soutiennent la compagnie (à savoir la Chambre d'eau, Le Phénix, le Manège et la MCA d'Amiens) et en collaboration avec des associations ou des organismes implantés sur le territoire. Chaque atelier d'écriture d'une durée de deux semaines environ donnera lieu à une présentation publique des textes produits par les participants. Les groupes à qui s'adresse ce travail participatif peuvent être très divers: ils peuvent être constitués d'étudiants, de lycéens, de migrants, de membres d'associations LGBT (je pense notamment à l'association le Fil à Maubeuge)... A l'issue du cycle d'écriture, quand tous les ateliers seront terminés, nous compilerons tous les textes écrits afin d'éditer un fascicule qui portera le titre *Nous qui habitons ici* et contiendra tous les autoportraits croisés des habitants rencontrés tout au long des ateliers. Le calendrier idéal pour ce projet serait de commencer en 2022 au Favril et terminer en même temps que la finalisation du triptyque en 2024.

Les Rencontres à l'échelle - B/P

Les Rencontres à l'échelle– Bancs Publics développent un projet artistique et culturel dédié aux formes contemporaines du spectacle vivant, porteuses d'un récit de l'altérité. Le projet déploie un imaginaire ouvert sur le monde à partir de ses résonances locales. Déployer, en s'engageant autour d'un axe programmatique précis, la visibilité des artistes que nous accompagnons se construit avec des producteurs engagés.

Jusqu'à ce jour, la production déléguée des projets écrits et réalisés par Gurshad Shaheman était assurée par Les Rencontres à l'échelle – Bancs Publics à Marseille.

En tant qu'artiste accompagné par les Rencontres à l'échelle depuis *Pourama Pourama*, trilogie autobiographique sur les années allant de l'enfance au début de l'âge adulte, le partenariat entre Gurshad Shaheman et Les Rencontres à l'échelle - Bancs Publics s'est développé au fil des projets qui se sont créés en étroite collaboration avec Julie Kretzschmar, directrice des Rencontres à l'échelle - Bancs Publics.

Les Forteresses est la troisième création de Gurshad Shaheman.



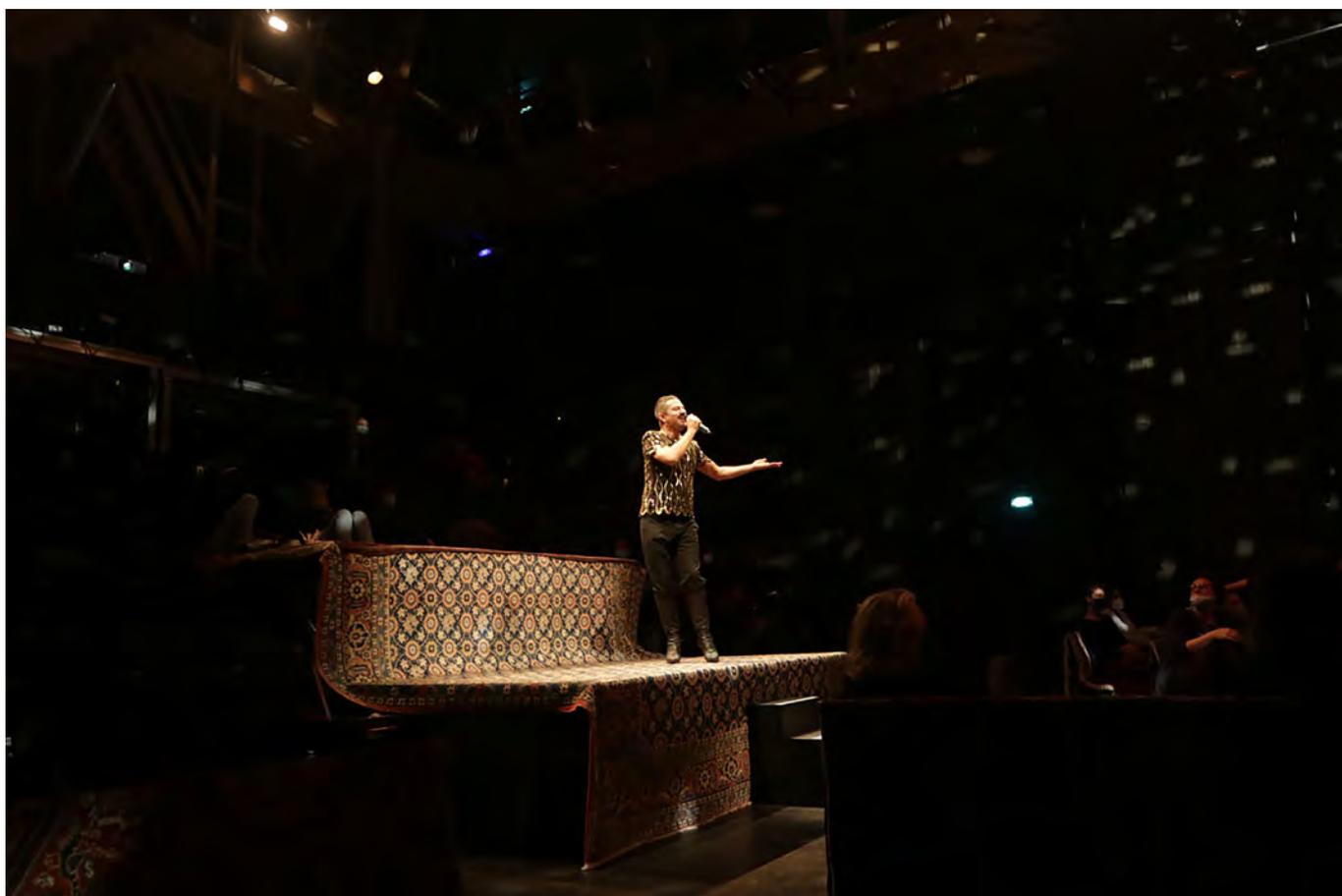
Trilogie
Pourama Pourama
Création 2015



*Il pourra toujours dire
que c'est pour l'amour du
prophète*
Création 2018



Les Forteresses
Création 2020



Les Forteresses — Avant-première 13/01, Friche la Belle de Mai

Le jour ou je quittais le pays
Quand je montais dans l'avion à Téhéran
Ça n'avait aucune importance ce que j'emportais avec moi
Combien d'argent j'avais
Ni même ou j'allais
J'étais inconsciente
Avec deux enfants traumatisés
Ils avaient 3 et 5 ans
Je n'avais aucune idée de ce qui m'attendait
Mon cerveau ne marchait plus

J'ai atterri en Allemagne malgré moi
Mon mari était en taule
Il m'avait dit «j'ai un ami qui a demandé asile à Hambourg
Il a eu ses papiers»

Moi j'espérais rester en France
Je rejoignais mon frère
Et Jinous qui y était installée depuis 6 ans
Mais à mon arrivée
Mon frère a dit que ce serait plus simple en Allemagne
Il a pris sa voiture
Et nous a déposé chez ce type à Hambourg
L'ami de mon mari qui venait tout juste d'avoir ses papiers

Je vais me présenter à la police
La police me dit «On va vous transférer en ex RDA»
Je ne mesurais pas ce que ça voulait dire
Ils m'ont remis un document
Disant que samedi ou dimanche au plus tard
Il fallait que je me rende à Chemnitz
C'est à la frontière tchèque
Ils m'ont même donné les billets de train

Plus on roulait vers l'est
Plus on reculait dans l'histoire...

Les Forteresses, extrait.

L'équipe

Saeed Mirzaei

Assistant mise en scène



Saeed Mirzaei est né en Iran. Après avoir découvert le théâtre pendant ses études à l'école polytechnique de Téhéran, il a suivi une formation d'acteur à l'École de Jeu d'Amin Tarokh. Il a joué dans des séries télévisées (*Derniers jours d'hiver de Hossein Mahdavian*, *IRIB1*), et des courts métrages. Il a également été membre du collectif Papatihia dirigé par Hamid Pourazari (*Virage à deux coups*, 2010, *Requiem pour innocence*, 2011). En France, formé à l'École Départementale du Théâtre 91 (EDT91), il entre au master professionnel de mise en scène et dramaturgie à l'université Paris-Nanterre. Il a joué notamment sous la direction de Jacques David et Philippe Minyana (*Qu'est-ce qu'ils disent sur le pré ?* 2016), Antoine Caubet (*Le soulier de satin*, 2016), Etienne Pommeret (*Le prince travesti*, 2015) et il a assisté Nicolas Struve dans la mise en scène d'*À nos enfants*, (TGP, 2017). Il a continué à se former auprès des metteurs en scène comme Christiane Jatahy, Anatoli Vassiliev et Thomas Richards. Une première version de *Where did I kill you for the First time ?* est présentée comme projet de fin d'études à l'université. En 2019, il a fondé la compagnie VIS-PO-BISH accompagné par le théâtre Gérard Philippe et Anis Gras. Il a continué l'écriture de cette pièce. En 2022, il sera assistant à la mise en scène sur *Le Manuscrit de Khayyâm* de Claude-Bernard Perrot. *Les Forteresses* est sa première collaboration avec Gurshad Shaheman.

Youness Anzane

Dramaturgie



Dramaturge et conseiller artistique pour le théâtre, l'opéra et la danse, Youness Anzane a travaillé avec les metteurs en scène Jean Jourdheuil, Thomas Ferrand, Victor Gauthier- Martin, David Gauchard, Stéphane Ghislain Roussel, Sophie Langevin, Laurie Bellanca... Il collabore avec les chorégraphes Christophe Haleb, Jonah Bokaer, Tabea Martin, Lionel Hoche, Julia Cima, Maud Le Pladec, Thierry Micouin, Marta Izquierdo, Malika Djardi, David Wampach. Les projets qu'il conseille sont présentés à Paris - Festival d'Automne, Théâtre de la Bastille, Théâtre de la Ville, Théâtre National de la Colline, Bouches du Nord, Rencontres Chorégraphiques Internationales de Seine-Saint-Denis, Festival Montpellier Danse, Théâtre National de Strasbourg, Théâtre National de Bretagne... Il a également travaillé pour des productions à New York, Houston, Genève, Lausanne, Bâle, Luxembourg, Bruxelles, Anvers, Lisbonne, Casablanca, Vienne. Il est dramaturge associé au Festival d'Aix-en-Provence pour son édition de 2012, puis membre de l'équipe de rédaction des programmes de l'édition 2014. Il est l'auteur du livret de l'opéra *Wonderful Deluxe*, musique du compositeur français Brice Pauset, pour le Grand Théâtre de Luxembourg.

Lucien Gaudion

Créateur sonore



La musique de Lucien s'inscrit dans une démarche expérimentale. Il fabrique des environnements sonores et des installations. Après des études de graphisme, il intègre une classe de composition en musique électroacoustique au conservatoire de Marseille sous la direction de Pascal Gobin. En 2009, il fonde avec Bertrand Wolff et David Merlo les éditions phonographiques daath records. Parallèlement, il compose la musique des mises en scènes et lectures de Thomas Gonzales et signe les bandes son des spectacles et performances de Gurshad Shaheman.

En 2013, il participe à des ateliers sur les lutheries électroniques OMNI de Patrice Moullet sous la tutelle de Guy Reibel, pionnier de la musique concrète. Il est aussi sélectionné pour le prix de la fondation Destellos, art science et technologie pour la pièce électroacoustique *Vulcano*. En 2016, il est en résidence au laboratoire Musique et Informatique Marseille, il y rencontre Benjamin O'Brien qui jouera la même année sa pièce mixte pour guitare et électronique *Septembre* à The Bridge, Progressive Arts Initiative Charlottesville (USA). Il participe à l'exposition *Good luck archeologist* à Maribor (Slovénie) où il présente la performance T.O.C. Par ailleurs, il intègre le collectif Soma avec lequel il conçoit des performances audio-tactiles. En 2017, il est accueilli en résidence au centre national de création musical GMEM pour élaborer de nouveaux projets.

Mathieu Lorry-Dupuy

Scénographie



Après avoir suivi une formation d'arts plastiques à l'Ecole des Arts Décoratifs de Paris, il est assistant scénographe au bureau d'études du Festival International d'art lyrique d'Aix en Provence et collabore pendant deux années aux productions de Stéphane Braunschweig, Patrice Chéreau, Lucas Hemleb, Luc Bondy. Il participe à différents projets de Robert Wilson élaborés au Watermill Center aux Etats-Unis ainsi qu'au tournage des «*Vidéo Portraits*», puis assiste Daniel Jeanneteau du divers projets. Il développe des scénographies et des installations visuelles au théâtre, à l'opéra, en danse contemporaine et collabore avec les metteurs en scène et chorégraphes Thierry Roisin, Olivier Coulon Jablonka, Michel Cerda, Michel Fagadau, Niels Arestrup, Laurent Gutmann, Alain Béhar, Jean-Yves Courrègelongue, Alexandra Lacroix, Marie-Christine Soma, Jean-Pierre Baro, Benjamin Porré, Cédric Gourmelon, Julien Fisera, Sara Llorca, Catherine Kollen, Thomas Gonzales, Daniel Larrieu, Marie Rémond, Gurshad Shaheman, Benjamin Lazar, Christophe Gayral, Galin Stoev, Salia Sanou, Amine Adjina, Rocio Berenguer. Avec Jacques Vincey, il a créé notamment l'installation en glace pour *Und*. Parallèlement à son activité théâtrale, depuis 2017, il est intervenant à la faculté de Nanterre en Master 2, théâtre: mise en scène et dramaturgie. Il est le lauréat du concours pour l'extension du Centre National du costume de scène de Moulin en un laboratoire de création de la scénographie, avec l'architecte Jésus Garcia Torres et le studio Adeline Rispal.

Jérémie Papin

Lumière



Formé au sein du DMA régie lumière de Nantes et à l'école du Théâtre National de Strasbourg, Jérémie Papin a collaboré entre autre avec Didier Galas, Hauke Lanz ou encore Lazare Herson- Macarel. Membre de la compagnie Les Hommes Approximatifs, il a créé les lumières de *Macbeth*, *Violetta*, *Le Bal d'Emma*, *Elle brûle*, *Le Chagrin* et enfin *Saigon* créé à la Comédie de Valence - CDN / Festival d'Avignon 2017. Entre 2010 et 2018, il crée les lumières d'Éric Massé, de Nicolas Liautard pour *Le Misanthrope*, d'Yves Beaunesne pour *L'intervention* et *Roméo et Juliette*, de Richard Brunel pour *Eddy Bellegueule* et de Maëlle Poésy pour *Purgatoire à Ingolstadt*, *Candide* ainsi que *L'Ours* et *Le chant du cygne* à la Comédie-Française, *Ceux qui errent ne se trompent pas* au Festival d'Avignon. Pour l'opéra de Dijon, il réalise les lumières de L'Opéra de la Lune composé et dirigé par Brice Pauset et celle d'Actéon dirigé par Emmanuelle Haïm, tous deux mis en scène par Damien Caille-Perret. Toujours à Dijon, il réalise les lumières de *La Pellegrina* dirigé par Etienne Meyer et mis en scène par Andréas Linos. Au Festival de Salzburg il crée les lumières de l'opéra contemporain *Meine Bienen. Eine Schneise*, composé et dirigé par Andreas Schett et Markus Kraler dans une mise en scène de Nicolas Liautard. Plus récemment il crée les lumières de *Littoral* de Wajdi Mouawad et *Suzy Storck* de Magali Mougél mise en scène par Simon Delétan.

Pierre-Éric Vives

Régie générale et régie lumière



À travers la photographie puis la vidéo, Pierre-Éric Vives découvre le place essentielle qu'occupe la lumière dans les pratiques artistiques. Il devient assistant, puis régisseur lumière à l'Autre Canal, SMAC de Nancy. Par la suite, il occupera des postes de régisseur lumière sur différents festivals, tels que Nancy Jazz Pulsations, Musique Action à Vandoeuvre, ou encore MIMI à Marseille. Après quoi, il se rapproche de la création contemporaine, musique, danse, théâtre et du milieu underground. Il explore les interactions entre mouvement, son et perception visuelle, entretenant dans son travail un lien étroit entre ces trois éléments.

Depuis , il est principalement régisseur pour des compagnies de théâtre, de danse et de marionnettes. Il travaille notamment pour la compagnie Filament, avec le chorégraphe Julien Ficely (*Souvenir d'un faune*, *Chromatique*), pour les Patries imaginaires, avec Perrine Maurin (*Contrôle*, *AK47*) ou encore pour *La Mue/tte*, théâtre visuel et musical. Il débute enfin la création lumière en 2017 pour *Nocturama*, de la compagnie Virgule Flottante (danse: Romain Henry et Marie Cambois, musique: Anthony Laguerre) puis en 2018 pour *OH!* de la compagnie Tout va bien, avec Virginie Marouze.

Mina Kavani

Voix



Formée à l'École d'Art dramatique de Téhéran et au Conservatoire National Supérieur d'Art dramatique de Paris, Mina Kavani a commencé sa carrière à l'âge de 16 ans sous sa direction d'Ali Raffi le metteur en scène et cinéaste iranien. Très vite, elle joue de grands rôles du répertoire à Téhéran. À 23 ans, elle s'installe à Paris et entre au CNSAD dans la classe de Jean-Damien Barbin. En 2013, elle joue au cinéma le rôle principal de Sara, dans *Red Rose* réalisé par Sepideh Farsi. Apparaissant nue dans le film, elle est la cible d'attaques virulentes dans la presse iranienne. Le film est sélectionné aux Festival Internationaux et coûtera à Mina Kavani son exil. En 2014 elle présente à l'Odéon un récital autour de l'oeuvre de Forough Farrokhzad, «gure majeure de la poésie moderne iranienne. En 2015 et 2016 elle interprète Ingeborg Bachmann, dans *Malina* de Ingeborg Bachmann, mise en scène par Barbara Hutt, au Festival d'Avignon et à la Maison de la Poésie à Paris. En 2015 «Rencontres cinématographiques de Cannes » et durant cette période elle tourne au cinéma, en 2017 elle joue dans Neige adaptation du roman d'Orhan Pamuk au TNS. En 2017 elle participe au stage organisé par le TNS sous la direction Falk Richter et le danseur Nir de Wolff puis a celui organisé par les Chantiers Nomades sous la direction de Krystian Lupa qu'elle retrouvera en 2019 pour un travail en commun. Elle enregistre les voix dans les «lms d'animation de Parvana aussi le rôle principale du film *Sirène* de Sepideh Farsi. En 2020 elle participe au stage dirigé par Lazare à la Fonderie à l'issus de ce stage elle joue dans *Lazare Station* au Lavoir Moderne Parisien. Elle joue aussi sous la direction de Alexandra Lacroix dans *Persée*, mettant en regard les Mélodies persanes de Camille Saint-Saëns avec les récits de migrants venus d'Iran et d'Afghanistan, elle écrit et prépare son premier monologue intitulé *I'm Deranged* autobiographie relatant sa vie en exile.

Shady Nafar

Voix



Comédienne d'origine franco-iranienne, Shady Nafar est formée au Conservatoire de Grenoble puis à l'ESAD. Elle a joué notamment sous la direction de Thomas Bouvet dans *Phèdre* de Racine, *La Cruche Cassée* de Kleist, *John and Mary* de Pascal Rambert; Gilian Petrovski dans *L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer* de Copi; Gloria Paris dans *Les Amoureux* de Carlo Goldoni; Laurent Gutmann dans *Explantation* et *Le Prince* d'après Machiavel... Elle assiste Gloria Paris à la mise en scène de *Divine*, d'après Notre-Dame-des-Fleurs de Jean Genet, interprété par le chorégraphe et danseur Daniel Larrieu. Avec le comédien et danseur Martin Juvanon du Vachat, elle co-écrit et met en scène *Du Ballet!*, puis elle le met en scène dans une adaptation du *Bal des folles* de Copi. Elle écrit et met en scène *Cachons- nous sous cet amandier*, qu'elle joue aux côtés de Thomas Fitterer au Théâtre de La Loge et au Festival off d'Avignon. Suite à sa participation au Directors LAB au Lincoln Center Theater (New York), elle crée avec cinq metteurs en scène (Inde, Allemagne, Uruguay, Brésil, Argentine) le collectif international P. L.U.T.O (People Living Under the Occupation). Après une résidence au Watermill Center (New York), puis à Sao Paulo (Brésil), leur premier projet *Black Box* sera présenté au Festival International de Buenos Aires en janvier 2020.

Guilda Chahverdi

Voix



Formée à l'école Claude Mathieu puis Jacques Lecoq, elle joue au théâtre sous la direction notamment de Ma Fu Liang, Mikael Serre, Pierre Longuenesse et au cinéma dans *Terre et Cendres* d'Atiq Rahimi (prix « Un Certain Regard vers l'Avenir », Festival de Cannes 2004). Elle s'intéresse tôt à la mise en scène : *Déserts*, en 2001, obtient le soutien de la Ville de Paris ; elle monte *La Passion de Hallaj*, auteur mystique persan. Elle voyage en Asie centrale et y mène une recherche sur les formes spectaculaires et traditionnelles orales. Ce qui donne lieu à des spectacles de contes tirés du *Livre des Rois* de Ferdowsi (2003) et du *Pavillon des Sept Princesses* de Nézami (2009).

Avec les contes, elle effectue une tournée en Asie centrale dont la dernière étape est à Kaboul (2003-05). En 2006, elle enseigne le théâtre à la Faculté des Beaux-arts de Kaboul et anime un laboratoire de création contemporaine. Elle crée la compagnie Azdarpourlaquelle elle mettra en scène, entre autres, *Ubu Roi*, d'Alfred Jarry. Toujours en Afghanistan, elle produit des pièces radiophoniques pour une radio afghane dans le cadre d'un programme de sensibilisation sur les violences familiales (2006-07, Radio Killid). De 2010 à 2013, elle dirige l'Institut français d'Afghanistan à Kaboul.

En 2014, un attentat suicide a lieu à l'Institut français d'Afghanistan, alors que sa compagnie, Azdar, donne une représentation. La scène culturelle afghane en sort radicalement bouleversée.

À son retour en France, elle effectue une recherche en sciences humaines (Université Aix-Marseille, IREMAM) qui interroge l'action culturelle dans un État en guerre, un pays en crise (2015). Attentive à la création contemporaine afghane, elle propose l'exposition *Kharmohra, l'Afghanistan au risque de l'art* au MuCEM à Marseille dont elle est la commissaire (2019/2020).

Calendrier

Manège, Maubeuge

9 au 11 mars 2021

La Filature, Mulhouse

12 et 13 octobre 2021

CCAM / Scène nationale de Vandoeuvre les Nancy

15 et 16 octobre 2021

Festival Vagamondes, La Filature, Mulhouse

21 et 22 janvier 2022

TnBA, Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine

24 au 29 janvier 2022

Gurshad Shaheman aux Rencontres à l'échelle de Marseille (Les Inrocks 11/2018)

Créé au dernier festival d'Avignon, «Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du prophète» de Gurshad Shaheman propose une mise en scène bouleversante de beauté.

Sans nul doute, le spectacle de Gurshad Shaheman est le plus beau et le plus doux de ce festival d'Avignon. Pas de tapage, de provocation, de violence gratuite ou de débordements scénographiques, mais un immense chant d'amour. Sans nul doute aussi, il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du prophète sera une magnifique et bouleversante découverte pour ceux qui n'ont pas encore eu la chance de découvrir Pourama Pourama, le premier spectacle de cet artiste si singulier dans le paysage théâtral français. Il est rare de voir apparaître une telle figure, surtout dans le cloaque avignonnais et cela faisait longtemps qu'en France, nous attendions une aussi bonne nouvelle. Fini le temps des petits marquis arguant d'un théâtre populaire pour masquer l'indigence de leur pensée et remplaçant l'espace vide de leur inventivité par des papillonnages et autres jets d'urine sur un corps mort.

Un vaste chant d'amour à la Genet

La beauté du geste de Gurshad Shaheman tient dans son humilité face au sujet traité. De récits collectés d'artistes migrants trans et homosexuels venus de Syrie, d'Iran, d'Irak... l'auteur metteur en scène a écrit un texte au plus proche de la réalité partagée par ces personnes en quête d'un monde meilleur, mais avec une telle qualité littéraire que l'âpreté documentaire est sublimée dans un vaste

chant d'amour à la Genet. Et le voyage est le récit, l'odyssée. Assis, prenant des postures presque sculpturales, les jeunes acteurs tout fraîchement diplômés de l'école de l'Erac à Cannes, mêlent dans un flot continu les récits singuliers de ces aventures plurielles. Voyageurs immobiles dans l'intemporalité de ces destins suspendus. La sobre mais puissante scénographie de Mathieu Lory Dupuis qu'épousent avec beauté les créations sonores et lumières de Lucien Gaudion et Aline Jobert, évoque plus le temps que l'espace, comme un sablier dont l'écoulement serait figé. Au sol, un sable noir battu par le vent compose un territoire mouvant, brouillant les frontières établies et dessinant des paysages comme des émotions. Et elles sont violentes les émotions malgré la douceur avec laquelle elles sont transmises. Gurshad Shaheman n'occulte rien de la sombre réalité de ces voyageurs obligés, maltraités, torturés, rejetés de toutes parts, mais gardant un espoir vital et une foi en l'amour déroutante. Humiliante presque pour celui qui regarde et ne sait plus aimer. Car l'amour de l'autre est aussi accueil et qui sommes-nous qui ne nous battons pas pour mieux accueillir ces humanités errantes et dévastées ? Nous ne pourrions pas dire que nous ne savions pas. Si la charge politique de ce spectacle est d'une telle force, c'est qu'elle n'est portée par aucune imprécation. Jamais il n'est dit ce qu'il faut en penser. Cette humilité-là de l'auteur metteur en scène est sa grandeur et sa supériorité, le substrat de son art. Quant aux autres, ils pourront toujours dire que c'est pour l'amour du prophète...



Festival d'Avignon : Gurshad Shaheman, le conteur aux yeux persans

Par Armelle Héliot | Mis à jour le 16/07/2018 à 15:19 / Publié le 13/07/2018 à 14:00



Écrivain, metteur en scène d'origine iranienne, il a recueilli les récits d'hommes et de femmes qui ont du fuir leur pays. L'amour est le secret de ces vies recomposées.

Il le raconte dans *Pourama Pourama*, le livre de sa vie. Il le racontait sur scène. Il avait sous-titré son livre, publié aux Solitaires Intempestifs, *Pour un mois un an*. Un clin d'œil à *Bérénice* de Racine. Une manière de dire qu'il n'a qu'un thème, l'amour.

Avec son regard magnétique, ses cheveux sombres remontés en haut du crâne, ses longs ongles laqués de rose, sa pensée claire, sa parole franche, Gurshad Shaheman resplendit d'intelligence et de charme.

Il est l'une des personnalités les plus fortes du monde du théâtre qui ait émergé ces dernières années sur les scènes du théâtre, en France et au-delà.

» LIRE AUSSI - Retrouvez toute l'actualité du Festival d'Avignon

Il est né en Iran. Enfant, il a été entouré par des femmes. Un gynécée heureux qu'il n'a pas quitté. Sa mère, sa tante étaient à Avignon, au premier soir de la représentation de *Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du prophète*. Mais les premiers souvenirs marquants de Gurshad Shaheman sont les expéditions avec son père, au cœur de la guerre Iran-Irak. Ingénieur du génie civil, son père était chargé de reconstruire, au profond de la nuit, les routes détruites par les forces adverses...Il emmenait l'enfant de quatre ans avec lui. Il lui avait confié un carnet et des crayons de couleurs, à charge pour le petit garçon de dessiner ce qu'il voyait au long du chemin et sur les sites dangereux.

Une expérience forte. À douze ans, Gurshad et sa famille ont quitté l'Iran.

Il sait ce qu'est l'exil. Il a vécu dans plusieurs villes de France et aussi aux États-Unis.

C'est à Cannes, à l'École régionale d'acteurs, l'ERAC, qu'il a fait ses classes de théâtre.



À Avignon, il présente un spectacle très fort, et très doux en même temps. Il est allé à la rencontre d'hommes et de femmes qui ont dû fuir leur pays, chassés par la guerre, la misère économique ou l'impossibilité de vivre. «Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du prophète» est une phrase de l'un des témoignages. Mais n'attendez aucune charge directe contre la religion dans ce spectacle.

Il ne s'agit pas de théâtre documentaire brut. Gurshad Shaheman s'est rendu à Calais, à Athènes, à Beyrouth. Il a recueilli des paroles d'une sincérité bouleversante, mais il a composé à partir de ce matériau, il a réécrit, coupé, densifié. Cela donne une pièce de théâtre dans laquelle dix-huit personnes uniques, chacune riche de son destin unique, nous parle, danse, chante.

Quatorze sont des comédiens qui jouent ces vies. Quatre sont les personnes concernées, quatre qui ont pu venir jusqu'à Avignon. Beaucoup sont encore dans des camps de rétention, n'ont pas les papiers qui leur permettraient de voyager.

Et pourtant ils et elles ont voyagé. Ils ont traversé la mer, les montagnes, les frontières.

Ils n'avaient pas le choix.

» **LIRE AUSSI - [Avignon 2018: notre \(petit\) guide des spectacles à découvrir dans la jungle du off](#)**

Au gymnase du lycée Saint-Joseph, ils et elles s'expriment. Des histoires terribles le plus souvent. Mais rien de délétère ou de complètement destructeur. Leurs mots le disent.

Gurshad Shaheman isole chacun dans un halo de lumière. Ils et elles sont tous, ensemble, sur le plateau. Sauf l'un d'eux, qui surgit à la toute fin, mettant le point final à cette traversée, soulignant qu'il s'agit que l'amour soit vainqueur, que l'amour soit de ciment de leurs vies nouvelles.

Car aussi terribles soient ces histoires que les comédiens nous restituent, les yeux fermés, comme s'ils se concentraient en eux-mêmes, cherchant au plus profond leur vérité, elles sont aussi ouvertes sur l'avenir. C'est ce que veut le metteur en scène et écrivain. Il veut «Les Mille et une nuits». Des récits qui se succèdent. Au début de la représentation, il les fait se chevaucher, comme un chant profond de la terre. Non pas un chœur, mais des individus, garçons et filles, qui ont connu la guerre, la violence, la solitude.

Car c'est cela qui frappe. On a beau être entassé sur un Zodiac, on est seul, complètement seul. On se sauve. On fuit et on sauve sa peau, son esprit, son cœur, son âme.

C'est beau, simple, pur, dérangeant car certaines aventures sont d'une cruauté épouvantable. Mais l'amour est le fil invisible qui les unit. Ils ont tous préféré l'amour. C'est l'amour qui les reconstruit. Leur donne un avenir. [Un grand moment qui cristallise tous les thèmes du festival en un geste original et bouleversant.](#)

Gymnase du lycée Saint-Joseph, à 18 heures jusqu'au 16 juillet. Durée: 1h30. Puis en tournée en France à partir de novembre. «Pourama Pourama», 15€ Les Solitaires intempestifs éditeur.

Presse - Extraits choisis

Caroline Godart - Alteratives Théâtrales

n°142 Décembre 2020.

Nous passons le plus clair de nos vies à osciller entre le plus secret de notre être et celui que nous livrons à la mise en scène sociale, et il est donc naturel d'une certaine manière que le spectacle commence sans avoir tout à fait l'air d'en être un : dans une salle vidée de ses gradins et de son plateau, les spectateur.rice.s sont invité.e.s à mettre un masque en carton à l'effigie d'un homme, dont apprendra plus tard que c'est le père du performeur, et à s'asseoir par terre, puis à prendre un verre de vodka à un bar où sert un Gurshad Shaheman masqué également. Il va ensuite se mettre au milieu du public, debout parmi les spectateur.rice.s assis.es. Il regarde droit devant lui alors qu'apparaissent sur un grand écran les mots « Touch Me ». Quand un membre du public le touche, une phrase retentit. Il ne faut guère longtemps pour qu'un ou une spectatrice.ne vienne lui tenir longuement la main, poser sa tête contre son épaule ou le serrer dans ses bras. La voix préenregistrée du performeur nous dévoile alors le récit de son enfance pendant que sont projetées des photos de famille. On y voit par exemple un petit garçon de quatre ans en culotte courte dans le désert, un fusil à la main. Il nous raconte l'Iran en guerre des années 80, un père ingénieur missionné au front, dur et inaccessible, qui rejette la sensibilité de son fils et ne le touche jamais, une mère, des tantes et surtout une grand-mère aimantes, des rêves de robes roses et la solitude implacable de l'enfant incompris, de l'enfant gay, de celui qui ne pourra jamais, et il le sait, répondre aux attentes paternelles.

Gurshad Shaheman n'est pas le premier à demander à son public un contact physique, et ce geste en rappelle d'autres qui ont marqué profondément l'histoire de la performance. En particulier, on pense à Yoko Ono (*Cut Piece*, 1964) et Marina Abramović (*Rhythm 0*, 1974) qui invitèrent également leurs spectateur.rice.s à les toucher, mais avec la possibilité d'utiliser des instruments, allant des ciseaux de tailleur (Ono) au fouet (Abramović). Les gestes devinrent vite cruels, mettant en évidence la complicité du public face au sadisme perpétré sur un corps de femme. Gurshad Shaheman semble s'inspirer de cette proposition mais la redéfinit pour lui insuffler un humour et une chaleur audacieuses : il ne se racontera que s'il est soutenu, que si par le toucher peut circuler la confiance. La violence est là, partout dans son histoire, mais

Aucune expérience d'exil n'est la même et pourtant elles se ressemblent souvent : l'apprentissage d'une nouvelle langue, de nouvelles coutumes, de nouveaux paysages, le réconfort apporté par celles et ceux qui connaissent, même mal, la culture d'origine ; la très grande vulnérabilité, la perte, l'étourdissement, la désorientation, l'enthousiasme aussi.

la douceur du contact ainsi que la finesse douce-amère du texte lui confèrent une rare justesse.

Il nous raconte la vie comme elle s'est passée, dans sa brutalité et son extraordinaire beauté, sa cruauté aussi, et sa tendresse. Il y a tellement de narrations de soi qui arrivent trop tôt dans une existence et s'égarer dans le cynisme et la rage. Gurshad Shaheman ne commet pas cet écueil : si l'ironie est toujours là dans *Pourama Pourama*, elle repose sur une compréhension généreuse, parfois teintée de mélancolie, des autres et de lui-même.

À l'issue de la première partie, *Touch Me*, le public est invité à se lever et à rejoindre une arrière-salle du théâtre pour le deuxième acte, *Taste Me*. Là, un autre univers se déploie : des serveurs défilent dans une salle de réception bercée par

une musique pop persane des années 1970, où des tables dressées accueillent chacune quatre à six convives. Le performeur, barbu et aux cheveux longs, vêtu d'une robe de soirée, se tient derrière une longue table où il cuisine ; ses gestes sont amples, féminins, délicats. C'est ici que l'on ressent le plus l'influence de son expérience dans le drag, qu'il a beaucoup pratiqué, notamment en participant aux cabarets *Bas Nylons*, dirigés par l'inégalable Jean-Biche et en produisant ses propres soirées sous le label *Le Cabaret dégenré*. Cette influence du drag est si profonde qu'il me dira plus tard qu'il n'a pas l'impression de jouer un rôle dans cette partie du spectacle. Les invité.e.s-spectateur.rice.s s'installent, et une nouvelle fois la voix enregistrée de l'artiste retentit. Cette fois, c'est le lien maternel qu'il nous livre : quand Gurshad Shaheman a douze ans et sa petite sœur sept, leur mère, divorcée, décide de quitter l'Iran pour immigrer en France.

Aucune expérience d'exil n'est la même et pourtant elles se ressemblent souvent : l'apprentissage d'une nouvelle langue, de nouvelles coutumes, de nouveaux paysages, le réconfort apporté par celles et ceux qui connaissent, même mal, la culture d'origine ; la très grande vulnérabilité, la perte, l'étourdissement, la désorientation, l'enthousiasme aussi ; les rapports si particuliers, si intenses, qui se nouent avec celles et ceux

Presse - Extraits choisis

qui accompagnent. Gushad Shaheman nous raconte que sa mère lui dit : « Tu sais, même si je rencontre un homme, il ne me sera jamais aussi proche que toi. Tu es mon fils. Nous deux, on se connaît tellement bien, on n'a même pas besoin de parler. Un regard suffit pour qu'on se comprenne. » Les plats arrivent : c'est la recette qui fait la fierté de sa mère, le *Gheymeh polo*, ragoût de bœuf délicieux, salé et légèrement acide, accompagné de riz safrané. Au travers cette expérience collective, physique, c'est comme si le talent de toutes nos mères se retrouvait incarné dans cette salle, ce qu'elles nous ont transmis de leur génie créateur, rescapé de l'étouffement des maris oppressants et des normes sociales.

Le récit de l'adolescence se poursuit et avec lui la révélation d'un secret, douloureux comme tous ceux qui hantent les familles, mais amené de manière à ne pas démolir le cœur des invité.e.s : Gushad Shaheman peut tout dire, tout énoncer, car il tient à ce que ses spectacles soient des fêtes dont le public sorte réconforté, même si des vérités parfois très crues s'y sont énoncées. C'est là un choix délibéré et ici aussi souffle l'esprit du cabaret : cette forme, au cœur de la culture LGBTQ occidentale, est une expression de survie par la brigue, la drague et la liberté. On ne quitte jamais triste ce type de performance : même quand les messages de haine sont quotidiens et le danger partout présent, les drag queens et kings rigolent, boivent, dansent, se déguisent et se moquent, et rappellent à leur public que le désir qui les habite est vibrant et légitime. Il y a là un vrai parti-pris politique : la joie de vivre, malgré tout, ne relève en rien d'une superficialité abétie. C'est au contraire un pied-de-nez à ceux (et jels sont nombreux.se)s qui voudraient voir disparaître la communauté et un encouragement aux plus jeunes de continuer à exister, aimer et lutter.

Cette capacité à partager ce qui dans une vie a été âpre, difficile, est cruciale pour la troisième et dernière partie du spectacle, *Trade Me*. Le public est une nouvelle fois invité à se lever : cette fois, il est emmené dans une salle au centre de laquelle est érigé un grand cube aux parois en perles roses éclairé par une lumière tamisée. Les spectateur.rice.s reçoivent chacun.e un ticket de loterie et sont invité.e.s à rejoindre Gushad Shaheman dans le cube quand leur numéro apparaît, mais cette sollicitation n'a rien de forcé ; il suffit d'ignorer son numéro si on n'a

Ici, tout est transfiguré : le texte est personnel, autofictionnel et nous parle des enjeux de notre temps avec une lucidité qui n'empêche pas l'épanouissement ; la mise en scène, loin de primer, va se fondre en ordre d'importance derrière le texte, le décor, le jeu et les spectateur.rice.s ; surtout, le dispositif nous emmène au-delà des plateaux pour que puisse s'épanouir l'intime : toucher, manger, rentrer dans le cube rose.

pas envie de se prêter au jeu. Cette fois, il nous raconte sa jeunesse : sa première grande histoire d'amour, son déménagement à Cannes pour y étudier le théâtre et la manière dont son besoin de s'approprier son propre corps l'a amené à la prostitution. Les histoires et les clients se succèdent, certains sont touchants, d'autres pathétiques ou glauques.

Les récits se suivent, se répondent, s'enchaînent : « Leur généalogie est persane et arabe. Ils se tissent comme les histoires de *Shéhérazade* et de la *Conférence des oiseaux* », me dit l'artiste. Il ajoute avoir voulu avec *Pourama Pourama* se démarquer d'une tradition théâtrale dominante en France qui a tendance à se concentrer sur des mises en scène de grands textes classiques. Ici, tout est transfiguré : le texte est personnel, autofictionnel et nous parle des enjeux de notre temps avec une lucidité qui n'empêche pas l'épanouissement ; la mise en scène, loin de primer, va se fondre en ordre d'importance derrière le texte, le

décor, le jeu et les spectateur.rice.s ; ces dernier.e.s sont, tout au long du spectacle, actif.ve.s mais pas obligés de participer (à l'instar d'ailleurs de pratiques courantes dans le cabaret drag) ; surtout, le dispositif nous emmène au-delà des plateaux pour que puisse s'épanouir l'intime : toucher, manger, rentrer dans le cube rose. Comprendre l'expérience d'un autre de l'intérieur et pouvoir par là jeter un autre regard sur la nôtre. Gushad Shaheman accomplit ce que Gilles Deleuze appelait de ses vœux quand il déplorait la pauvreté de la plupart des autobiographies : il souhaitait qu'au lieu de se restreindre à un récit personnel, elles nous parlent du monde et de toutes les vies qu'elles nous donnent à voir et à comprendre comment l'existence peut, en dépit de l'horreur, dépasser l'obsession de soi pour se faire ouverture aux puissances qui nous traversent. Le dernier client s'en va, la confusion de la jeunesse s'achève, et Gushad Shaheman termine son spectacle avec éclat et surprise sur « *Casta Diva* », un air de *Norma*, l'opéra de Bellini, comme pour montrer que l'étourdissante beauté du monde ne peut disparaître, malgré tout.

M Festival d'Avignon

CULTURE

SCÈNES

FESTIVAL D'AVIGNON

Citations

Avignon croise les routes de l'amour et de l'exil

L'Iranien Gurshad Shaheman entrelace avec brio des récits recueillis à Calais, en particulier dans la communauté LGBT.

LE MONDE | 13.07.2018 à 08h25 |

Par Brigitte Salino (Avignon, envoyée spéciale)



La voilà, la bonne surprise que l'on attendait à Avignon : elle s'appelle *Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du prophète*, et c'est une création de Gurshad Shaheman, dont on n'a pas fini de parler. Acteur, auteur et metteur en scène, né en Iran en 1978, il est arrivé en France à l'âge de 12 ans, s'est formé au théâtre à l'ERAC (Ecole régionale d'acteurs de Cannes) et à la littérature à la faculté. Il joue, écrit, met en scène et il a traduit les poèmes de l'Iranien Reza Baraheni. Après une trilogie dont son histoire était le centre, *Pourama Pourama*, Gurshad Shaheman est parti sur la trace d'autres histoires d'exilés.

Et cela donne un spectacle remarquable, qui ne ressemble pas à ce que l'on voit d'ordinaire. En tout cas, pas à un certain théâtre documentaire en vogue, qui se contente d'égrener des récits sans les mettre en perspective, ou à l'inverse cherche à tous crins à les faire entrer dans un cadre idéologique. Dans les deux cas, les spectateurs sont sommés de compatir, au nom de la bonne conscience. Le théâtre de Gurshad Shaheman va à l'encontre de cette approche : il ne s'impose pas, mais laisse les spectateurs choisir leur chemin dans des récits entrelacés.

« Il n'y a que des injures »

Pour recueillir ces récits, Gurshad Shaheman a rencontré des exilés à Calais, en particulier dans la communauté LGBT (lesbiennes, gays, bisexuels et transgenres). Il dévoile ainsi un aspect rarement pris en compte dans les médias : la vie amoureuse et sexuelle de celles et ceux qui ont fui. Ce qu'elle était dans leurs pays, ce qu'elle est devenue sur le chemin de l'errance. Bien sûr, il y a la guerre et les bombes, les explosions et les morts, la mer et ses furies. Mais il y a aussi des corps, qui ne sont pas réductibles aux images souvent asexuées du déracinement.

Lire l'analyse : **Le Festival d'Avignon aux frontières du genre**

On ne les voit pas, ces corps. On les entend crier de bonheur, hurler de douleur, pleurer de tristesse, vivre de leurs sens exaltés de jouissance ou déchirés par les viols subis avant ou après leur départ de Syrie, du Liban ou d'Irak. « *En arabe, il n'y a pas de mots comme "gay" ou "homo" ou "lesbienne", dit Lawrence, l'un des exilés. Il n'y a que des injures. Quand tu dis "tapette" ou "pédale", il y a "tante" ou "mentak", celui qui donne son cul. Donc, il n'y a que des sales mots. Ils ne savent même pas comment l'accepter.* »

Voix entrelacées à la bande-son

Ils, ce sont les hommes qui suivent la loi sociale et divine. Les autres sont ceux qui pourront « *toujours dire que c'est pour l'amour du prophète* » quand, comme Bachar, ils portent, tatoué sur un bras, le prénom de leur amoureux en exil : Mohammad. Quatre de ces exilés se partagent le plateau avec quatorze élèves de l'ERAC. Il y a peu de lumière, peu de gestes. Le théâtre advient de l'écoute, semblable à celle d'un oratorio. Subtilement entrelacées à la bande-son de Lucien Gaudion, les voix des comédiens semblent émerger d'une nuit sans fin de terreur et de désir.

Chacune de ces voix suit le cours d'un récit, mais aucun récit n'est linéaire : Gurshad Shaheman fait à dessein se croiser les voix, dont souvent deux résonnent en même temps. Cela pourrait gêner le spectateur, mais c'est si bien fait que cela devient au contraire une liberté : chacun choisit ce qu'il veut entendre de ces vies éparses sur le chemin de l'exil, dans le sombre labyrinthe du monde d'aujourd'hui.

J *Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du prophète*, de et mis en scène par Gurshad Shaheman. Gymnase du lycée Saint-Joseph, à 15 heures et à 18 heures, jusqu'au 16 juillet. Tél. : 04-90-14-14-14. De 10 euros à 30 euros. Durée : 1 h 30. www.festival-avignon.com



T. Rabiee / 2014

Compagnie
La Ligne d'Ombre
Le Favril
lignedombre@gmail.com

**LES
FESTIVAL
RENCONTRES
MARSEILLE
À L'ÉCHELLE**
**B
/
P**

Structure de production résidente
de La Friche la Belle de Mai
41, rue Jobin - 13003 Marseille
direction artistique
Julie Kretzschmar
contact@lesbancspublics.com
+33 (0)4 61 64 60 00
lesrencontresalechelle.com


**PRÉFET
DE LA RÉGION
HAUTS-DE-FRANCE**
*Liberté
Égalité
Fraternité*


Région
Hauts-de-France

SACD

SPEDIDAM
LES CRÉDITS DES ARTISTES-INTERPRÈTES

**ART
CEN
A**